

XYZ. La revue de la nouvelle

La vie bougée

Gilles Jobidon



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jobidon, G. (2005). La vie bougée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 23–25.

La vie bougée

Gilles Jobidon

À Louis Richard

Une nuit d'une année, une page sombre de temps, une touffeur d'orage. Loin, en lui, un cadeau gris de la vie, une petite mort en bulbe, sa vie dedans ensevelie. Parée.

À la fin de cette année où il a tout perdu, femme, travail, soleil, il s'est tiré au bout du monde. Là où la terre tend la joue à la mer, où la mer dentelle les heures comptées des pierres, où abdique, déchu, sable, ce qui se prenait pour un monument.

Les yeux cantés vers l'horizon, les pieds plantés au sol, les mains lourdes d'ombre, il a tout dit à la mer. Un appel à l'aide. Quelque chose de lent se passe entre elle et lui. Elle ne lui a pas répondu, elle ne répond jamais. Il a eu confiance. Il faut faire confiance à la mer. Il savait : un silence d'eau n'est pas un vrai silence. La mer est souvent trompeuse, sirène. Calme, elle prépare le pire. Sous la tempête, elle n'est au fond qu'une grosse chatte endormie, sa pelure d'eau livrée à la folie du vent. Lui, de loin, il la respecte : c'est un sacré liquide.

Le jour de son arrivée, il a fait trois poupées de paille : femme, travail, soleil. Les a mises sur un petit radeau lancé à la lumière cassée de la nuit. Il a mis le feu, regardé s'embraser son passé : une bouchée de temps flammé. Il s'est étonné de voir en un si court instant sa vie tuée, incandescente.

Quelques mois de non-jours à cuire l'hiver de sa tristesse. Puis, il a détourné les yeux, ailleurs qu'en lui-même. Lorsqu'en soi il n'y a plus d'espoir, il y en a plein tout autour. Il suffit de regarder les autres, ouvrir les vannes du cœur et puis, gagner l'été.

Durant les semaines qui ont suivi sa venue à Penouille, il a semé. Il a le vert en lui, comme ceux du large ont la mer dans les yeux, à force.

Contrairement à ses voisins, liés à la mer de quelque façon, voleurs de poisson, gardiens de phare, vendeurs de coquillages, il

s'est encordé à la terre. La vie l'avait nommé faiseur de jardins. Probablement parce que, comme lui, les plantes font de si piètres voyageuses.

Pour lui, la terre est une page vierge. Il est une sorte de poète de la boue, un semeur de cailloux, un planteur de sacré au partout du profane. Il sait par cœur les mots en latin, de cette langue morte dont on se sert plus que pour dire les choses de la vie.

Lui, quand il figure un jardin, c'est un flanc de colline tout entier qu'il transforme en espoir d'homme, un chapitre de temps qu'il arpente jusqu'au fond de ses nuits d'accoucheur, de guérisseur. Tortionnaire aussi. Tout autant. Pour que la beauté naisse, il faut la nourrir de ses propres morts, de ses propres colères. N'importe quel bulbe vous le dira, si vous savez l'entendre.

Parfois, on lui confie un désert, un jardin en friche, pire, un quelconque gazon civilisé, comme un texte aux idées toutes faites. Alors, il s'assied pour écouter ce qu'il y a dedans, comme on devine la mer, l'oreille à la bouche d'une conque. Et puis, il fait les gestes qui tuent : couper, tailler, éclaircir, arracher, enfin, ceux qui donnent vie : semer, bouturer, planter, souffler, vivre.

C'est comme ça, à l'arraché, avec de la sueur d'homme, de la patience de femme qu'un chaos s'ébaudit en jardin.

Ça part toujours d'un point flou. Sur ses pages de boue, il plante des paroles, belles comme des lilas, précieuses comme des iris. Et puis, il laisse partout des outils, des sacs et des sacs remplis de choses à enluminer la terre : poudre d'os, graines de vie, compost, mousse de tourbe.

De jardins en saisons, lui, il fait la vie, comme lorsqu'on est heureux on aurait envie de faire l'amour à la terre. Là où il est, il est toujours au centre du monde, où le sacré se réinvente lorsqu'on ne se prend pas au sérieux. Chacun de ses gestes est essentiel à prolonger l'après. Mais cela prend tout son temps, sa fatigue, son espérance.

Dans la vierge du sol il plante le précieux. À partir de gestes durs et du pâtre du temps, il forge les mots d'amour qu'il faut dire à la terre. Pour que les fleurs fassent leur travail de fleurs, que les arbres chantent leur espoir d'arbre. Un peu d'eau, de sol, de soleil

et puis l'immensité du mystère. Des choses sur lesquelles on n'a aucun pouvoir, c'est à en perdre son latin.

Des lunes à pousser, à grandir, au poignet des étoiles.

Dans tout ce qu'il crée, comme une révolte. Et puis, la rigueur, la foi, la science de tous ces petits désordres que cela prend pour cultiver la paix. La beauté sort toujours du gouffre. Une guerre à soulever des milliards de brins d'herbe, à gonfler d'âme les bourgeons un à un pour qu'enfin explosent des centaines de bombes-corolles. La pagaille totale jusqu'au jardin qui tanguent son or au vent doux.

Et ce qu'on disait sauvage devient comme un amour. Ni trop fou, ni trop domestiqué. Jamais totalement ce qu'il avait pensé. C'est la nature qui pense. Lui, il ne fait que lui courir après avec tout son latin dans la tête et les mains ouvertes.

Et il tient bon, jusqu'à ce que, aux premières guerres du nord, le frais envahisse l'été. Lorsque le grand troupeau de froid vient rider ses fruits.

Toute une saison blanche à tenir en laisse son désir vert. Et puis, entrer une fois de plus dans cette joie, cette résurrection des jardins. Une vie bougée, opposée à celle des bouquets qui agonisent dans la moiteur des chambres.

Tout heureux d'être, il sait, lui, que la vie se nourrit de la mort, que la beauté part de ce qui n'est plus. La vie est mortelle, il faut être indulgent envers ceux qui en sont atteints.

Dans ses jours de grandes manœuvres arborescentes, de chez lui, il voit tout ce qu'il reste à faire. De ce temps qu'il faudra à son travail pour en effacer les traces. Il a cette patience de ce qui n'en finit plus. Des nuits et des jours à ne pas fermer les yeux.

Alors, il goûte les petits cadeaux épars, presque invisibles que lui lance la vie. Les courbes d'une citrouille, la langueur des jours sans soleil, le grisant des fumerolles d'un matin qui monte au ciel. Toutes ces choses hors de prix qui ne coûtent rien. Qui ne coûtent que la vie.